

POUR UNE ÉTUDE DU CONTACT DIALECTAL EN ZONE URBAINE : LE CAIRE

Catherine Miller

CNRS-Cedex

Abstract: Few studies have been dealing with the phenomena of dialectal contact and dialectal accommodation in Cairo and Egypt. Cairene dialect is always described as a standardized and dominant dialect spoken by the whole Cairene population. However many questions remain concerning the language Uses of the different Cairene communities in the past as well as in the present time. This paper investigates the social and cultural setting for an analysis of dialectal accommodation among Upper Egyptian migrants in Cairo.

Keywords: Sociolinguistics, Egypt, Cairo, Upper Egyptian dialects, dialectal accomodation.

1. LE PARLER DU CAIRE ENTRE NORME ET PRATIQUES.

Dans le domaine de la dialectologie arabe, l'arabe égyptien apparaît comme un parler abondamment décrit. Une bibliographie de M. Woidich (1994 non publiée) en cours de revision fourni plus de huit cents titres incluant les ouvrages didactiques, les dictionnaires, les descriptions linguistiques, les monographies régionales, les analyses stylistiques, les reconstructions historiques etc. Une évaluation de ces sources bibliographiques (Miller & Wahba 1997) montre cependant que le parler du Caire a pendant longtemps été l'objet privilégié des descriptions, au détriment des parlers régionaux. Ce n'est que depuis une décennie environ, et grâce principalement à l'Atlas des parlers ruraux (Behnstedt & Woidich, 1985a & b, 1987 1988, (i.e. BW)), à plusieurs monographies régionales (Abu Farag, 1960; Doss, 1981; De Jong, 1995 & 1996; Khalafallah, 1969; Matar, 1967) et aux nombreux articles de Woidich, que la distribution des différents dialectes d' Egypte est maintenant relativement bien établie. Le dialecte cairote est considéré à juste titre comme l'un des dialectes arabes les plus prestigieux et les plus diffusés, dont l'audience déborde largement le territoire égyptien

du fait du rayonnement de la culture égyptienne dans le monde arabe. Il est toujours décrit comme le parler standard de l'Égypte se diffusant de plus en plus dans l'ensemble du pays grâce à l'urbanisation, aux médias et aux mouvements de population. La relative abondance des sources ne doit pourtant pas faire trop illusion: les descriptions apparaissent à bien des égards plus prescriptives que descriptives et très marquées par la comparaison avec l'arabe classique. Les auteurs ont tendance (consciemment ou inconsciemment?) à évacuer les tournures considérées comme déviantes même si celles-ci sont en fait fort courantes et à postuler une homogénéité qui est sans doute loin de refléter la réalité. L'absence d'approche sociolinguistique ne nous permet pas de savoir, pour reprendre la célèbre formule de Fishman (1965), qui parle quoi où quand et comment!

En effet, bien que le Caire soit la plus grande ville du monde arabe, pratiquement aucune étude de sociolinguistique urbaine n'y a été entreprise. Comme le souligne avec justesse N. Haeri (1996) les recherches sociolinguistiques en Égypte se concentrent presque exclusivement sur l'étude des phénomènes de variation induits par le contexte diglossique, au détriment des phénomènes de variation intra-dialectale ou interdialectale. Elles analysent la nature du rapport établi entre les deux pôles du continuum linguistique, i.e l'arabe dialectal et l'arabe classique (désigné également comme arabe littéraire moderne ou arabe standard moderne) ainsi que les phénomènes d'interférence. C'est le degré d'éducation recoupant en partie l'appartenance sociale (mais ce n'est pas toujours clair) et la formalité du contexte d'énonciation qui sont considérés comme les principaux facteurs ordonnant les types de variation. Je ne reviendrai pas ici sur les différentes thèses concernant la nature du continuum, sa division en plusieurs variétés (trois, cinq, sept) et l'émergence ou non d'une variété intermédiaire spécifique désignée sous le terme d'*Educated Spoken Arabic*, ou arabe médian selon les auteurs. Tout ceci a fait et continue de faire l'objet d'une abondante littérature. On se référera en particulier à Badawi (1973), Blanc (1964a), Haeri (1996), Harrel (1964), Mejdell (1995), Mitchell (1986), Parkinson (1991), Schmidt (1974) etc. L'évolution du rapport diglossique, la tendance dans les usages à un rapprochement ou un mélange des registres est un phénomène majeur de la réalité linguistique égyptienne contemporaine.

La majorité des études descriptives dites dialectales (et sortant donc du cadre de l'étude de la relation diglossique) présentent le parler du Caire comme une entité homogène et stable, parlée par toutes les catégories de cairotes sans distinction de religion, d'origine, de quartier et ceci quel que soit le niveau linguistique appréhendé, i.e phonologique, morphologique ou syntaxique (cf. par ex. Aboul Fetouh, 1969; Broselow, 1976; Gamal-Eldin, 1967; Harrel, 1957; Mitchell, 1956; Tomiche, 1964; Wise, 1975; etc...). Les différences d'usage reflétant la stratification sociale de la société cairote n'échappent pourtant pas à certains auteurs mais sont souvent mentionnées de façon très subjective ou très succincte. Ainsi Tomiche (1968: 1178) remarque qu' "on pourrait souligner des différences très nettes entre classes sociales : le langage, au vocabulaire plus riche, à la syntaxe plus complète, de la bourgeoisie et de l'élite, le langage aux richesses moindres de la majorité ouvrière et paysanne". Ce constat lapidaire rejoint d'une certaine façon l'idée que c'est le degré d'éducation et donc l'influence plus ou moins grande de l'arabe littéraire qui conditionneraient les usages. Dans ce contexte, on ne peut que saluer des travaux originaux comme ceux de D. Parkinson (1985) qui montrent combien l'appartenance sociale détermine toutes les règles d'usage, incluant les choix de prénoms, de termes d'adresses etc, en dehors de toute influence de l'arabe classique. Cette distinction d'usage langagier entre classes bourgeoises et classes populaires est également mise en avant par des non linguistes lorsqu'il s'agit de déterminer les caractéristiques du *ibn al-balad*, littéralement "le fils du pays" entendu ici dans le sens du personnage idéal-type de l'habitant des quartiers populaires du Caire. Ainsi El Messiri écrit (1978: 43) "the *ibn al balad* was also described by many as having a peculiar manner of speech. The dialect he employs is a special kind of Urban colloquial Arabic that differs from rural dialects as well as from those of other social strata in Cairo itself" (souligné par moi). Les études portant sur la variation intra-dialectale

demeurent rares et sont limitées à l'analyse de quelques phénomènes phonologiques reflétant une distinction homme/femme (pharyngalisation cf. Royal, 1986 et palatalisation Haeri, 1992 & 1996). Chez Royal cette distinction de genre est recoupée avec l'appartenance sociale et le lieu de vie puisque son étude repose sur une comparaison des usages dans deux quartiers différents du Caire.

On ne trouve pratiquement aucune mention concernant l'existence de variétés communautaires au Caire. Nadia Tomiche (1968 : 1179-1180) est la seule à faire explicitement référence à un parler juif spécifique (le dialecte des israélites) qui aurait été parlé jusqu'en dans les années 1960 par les communautés juives d'Alexandrie, du Caire et des villes du Delta¹. Elle souligne que ces communautés vivaient dans des quartiers juifs connus sous le nom de Harat al Yahud comme au Caire ceux du Muski, du vieux Caire ou de Mehalla el Kobra. Ce parler juif se distinguerait au niveau phonologique par la non réalisation des emphatiques, au niveau morphologique par l'utilisation, comme à Alexandrie, des formes n+verbe et n+verbe+u pour les 1^{ère} pers. sg et pl. de l'inaccompli cf. *neḍrab, neḍrabu*. "je frappe, nous frappons". Le lexique se caractériserait pas des emprunts au ladino-espagnol et des expressions spécifiques. Haim Blanc (1974) mentionne également le fait que les locuteurs juifs présentent des traits spécifiques mais préfère parler d'un *Non Standard Cairene* plutôt que d'un parler juif car ces traits se retrouvent chez d'autres locuteurs, en particulier dans les descriptions du début du vingtième siècle (Willmore, 1905). Il suppose que ces formes étaient d'usage plus courant au début du siècle et ont reculé progressivement devant un usage plus standard. L'approche de H. Blanc soulève la question de l'évolution du parler du Caire, sur laquelle je reviendrai. Pour les chrétiens (Abboud, 1970 et 1988), seules des expressions lexicales sont relevées, en particulier dans les formules d'adresses et de salutations et la terminologie religieuse. Mais les chrétiens d'Egypte dispersés sur l'ensemble du territoire² et appartenant à des catégories sociales variées ne semblent pas se distinguer par des traits morphologiques ou phonologiques spécifiques. Enfin aucune mention n'est faite de variétés de type plus régionales (parler bédouins ou ruraux) qui se seraient maintenues chez certaines communautés du Caire.

Le Caire se distinguerait donc de nombreuses villes du Moyen Orient où la coexistence de variétés distinctes employées par des communautés spécifiques est bien documentée. On mentionnera ainsi la distinction entre parler arabe musulman et parlers non musulmans, chrétiens ou juifs à Baghdad (Abu Haidar, 1990 & 1991; Blanc, 1964b; Mansour, 1991) ou la distinction entre parler shi'i (Baharma) et sunni (Arab) à Bahrain (Holes, 1987) ou le maintien de parlers ruraux-bédouins coexistant avec des parlers citadins à Amman et Irbid (Abdel Jawad 1986 & 1987). La coexistence de ces différentes variétés reflète l'histoire propre à chaque ville et le statut des différentes communautés qui y habitent. Dans ces villes "each community is associated with a variety of Arabic felt by its members (and non members) to be an important marker of its identity" (Holes, 1995). Il est clair que le processus d'urbanisation en Jordanie ou Bahrain est beaucoup plus récent qu'au Caire, ce qui explique la coexistence dans les villes de ces pays de différentes variétés. Le maintien de parlers communautaires ne signifie pas une situation sociolinguistique statique et on assiste à des phénomènes de code-switching, de koinisation, de nivellement bref de variation fréquente. Si la majorité des locuteurs des communautés minoritaires (jeunes et femmes en particulier) ont tendance à reproduire de plus en plus les normes des parlers standards régionaux, certains facteurs favorisent le maintien de traits spécifiques en particulier le regroupement par lieux de résidence, les réseaux professionnels et l'attachement à des valeurs culturelles.

¹ la population juive égyptienne presque totalement regroupée dans les villes du Delta et au Caire était estimée à 90 000 personnes en 1948.

² Les chrétiens sont actuellement plutôt concentrés en Moyenne et Haute Egypte où ils résident aussi bien en zones rurales qu'en zones urbaines et dans les grandes villes du Delta et au Caire (cf. E. Denis 1998).

Cette apparente spécificité Cairote nécessite de s'interroger sur l'histoire et le statut du parler et également sur l'histoire du peuplement de la ville. Beaucoup de questions resteront ici sans réponses car il nous manque une étude historique systématique de l'évolution du parler du Caire corrélée à l'histoire de l'urbanisation. En effet pendant des siècles et jusqu'au début du XX siècle le Caire; selon les travaux des historiens³, témoignait d'un habitat relativement ségrégué où les différentes communautés habitaient dans des quartiers spécifiques (quartier des grecs, des syriens, des juifs, des chrétiens etc.) Ainsi Abu Lughod (1971: 59) mentionne que dans le Caire pre-moderne "Each ethnic-religious group occupies its own quarter in the city". Les *hâras* du Caire islamiques formaient des entités séparées et fermées la nuit par des portes. Les populations de ces *hâras* étaient supposées représenter une certaine unité familiale ou ethnique (El Messiri, 1978). On ne comprend pas très bien dès lors comment cette ségrégation résidentielle couplée avec une très forte spécialisation professionnelle (i.e. les corporations professionnelles cf. Raymond, 1974 et Baer, 1964) ne s'est pas reflétée dans des variétés linguistiques spécifiques. La même question se pose d'ailleurs pour le parler des populations coptes qui étaient parfois mêlées aux populations musulmanes mais se regroupaient très souvent dans des quartiers distincts ou des hameaux. Il y aurait donc sur le plan de la langue, une très forte tendance assimilatrice en Egypte qui transcenderait les barrières communautaires, et conforterait la perception de L'Egypte comme nation-creuset éternelle qui digère et assimile toutes ses composantes (cf. Gamâl 'Amdân, 1981).

Cette contradiction entre un parler unifié et une urbanisation reproduisant un univers segmenté nécessite à mon avis d'être creusée et plusieurs hypothèses peuvent être avancées:

a) On peut postuler que la société cairote était moins ségréguée qu'il n'y paraît et que l'unité ethnique des *hâras* a peut être été trop mythifiée. Les travaux en cours sur le recensement de 1846 (Alleaume & Fargues, 1998) apportent à cet égard des informations éclairantes. Ils montrent les diversités des situations en fonction des communautés et soulignent que concentration spatiale ne signifie pas forcément non intégration à la société environnante, car il y a circulation dans la ville. "Les égyptiens musulmans sont partout et forment 89% de la population du Caire et leur dispersion, eux seuls, donnent son unité à la ville". Les communautés religieuses ou nationales avaient une forte tendance au regroupement mais il n'y avait peu de réel "ghettos" à l'exception du Hârat el Yahud qui comptait 97,5% de pop. juives et du quartier de Mari Girgis à 99% copte. Dans de nombreux quartiers, chrétiens, et musulmans, mais aussi turcs, arméniens ou syriens coexistaient. On reste donc sur une impression contrastée qui ne fournit pas de réponses tranchées aux linguistes.

b) On peut également postuler, sans trop de risque, que les descriptions linguistiques sont restées trop normatives et n'ont pas su décrire la richesse et la subtilité des usages linguistiques au Caire. C'est parfois auprès d'autres sources que l'on trouve des éléments épars qui suggèrent cette diversité: pièces de théâtres ou vieux films mettant en scène des personnages d'origine turque ou syrienne reconnaissables à leur parler; petite étude sur les argots de corporations (Rowson 1983) où l'on voit que l'argot des orpailleurs est truffé de termes hébreux etc. Il y certainement encore toute une recherche à faire dans ce domaine, ne serait-ce que dans les représentations d'archétypes sociaux.

Quoi qu'il en soit de nombreuses questions restent ouvertes et nécessiteraient l'apport d'autres disciplines. Quel était le degré d'interaction entre les différentes communautés cairotes? Certaines communautés se distinguaient-elles par des usages linguistiques spécifiques? Comment s'est construit le dialecte du Caire et y a-t-il eu une évolution très rapide qui aurait effacé d'anciennes spécificités? Dans quelle mesure la norme standard actuellement décrite par les manuels reflète-t-elle la réalité socio-linguistique?

³ cf. voir en particulier Raymond (1993: 165-166 et 270-271) et Abu Lughod (1971: 58-62). La plupart des historiens reprennent les travaux des historiens arabes comme Maqrizi et Jabarti et la description de l'Egypte, en particulier Jomard.

Quelle réalité sociolinguistique recouvre le concept de cairote non-standard tel que brièvement esquissé par H. Blanc?

2. FORMATION DU PARLER DU CAIRE ET INFLUENCE DES PARLERS RÉGIONAUX

Le parler du Caire apparaît comme une variété spécifique partageant des traits communs avec l'ensemble des dialectes d'Égypte mais ayant développé des traits caractéristiques. Woidich (1995) a montré que le dialecte du Caire, situé à la frontière des dialectes de Basse Égypte et de Haute Égypte partage un grand nombre de traits avec les différents parlers du Delta et quelques traits avec les parlers de Moyenne Égypte. Le dialecte du Caire possède d'autre part quelques traits que l'on ne retrouve dans aucun dialecte rural en particulier l'absence d'un imala en position finale et la terminaison en *-it* pour la 3ème pers. sg. f. des verbes faibles (*ramit* vs *ramat* dans les dialectes ruraux). L'auteur en conclut que "Cairo Arabic is a Central Delta dialect with an admixture of features pertaining to neighbouring regions.(...) This leads to the conclusion that more than one dialect has contributed to the development of Cairo Arabic".

Il s'interroge sur les conditions d'émergence de ce dialecte et le rôle que le mélange dialectal aurait pu jouer dans sa formation. Les traits spécifiques au parler du Caire pourraient être nés du contact dialectal. Se basant sur des données démographiques il postule que le parler du Caire sous sa forme moderne s'est formé dans la deuxième moitié du 19ème siècle suite au renouvellement de la population du Caire après la terrible épidémie de peste de 1835. Un afflux de population venue des provinces environnantes aurait donc, peut être, créé une situation de contact dialectal propice à l'émergence de nouvelles formes interdialectales.

Les données démographiques disponibles⁴ et l'étude des épidémies (McCarthy, 1976) montrent, en effet un bond démographique très important dans la deuxième moitié du 19ème siècle. De 1846 à 1907 la population du Caire est passé de 254,000 à 670,000 habitants avec un apport substantiel de migrants internes et de populations étrangères. Cependant l'apport des populations d'origine rurale ou régionale est un fait constant dans le renouvellement de la population cairote. En 1846, 37% de la population adulte au Caire y vit depuis moins de 25 ans, dont une majorité de migrants internes (i.e. égyptiens). Ces migrants se distribuent de façon très irrégulière selon les quartiers (24% à Darb al Ahmar, 60% au vieux Caire (Alleaume et Fargues, 1998). L'apport migratoire se poursuivra de façon marquante jusque dans les années 1960 -1970 (Ireton, 1998). Ainsi les personnes non nées au Caire représentent 25.7% de la population du Caire en 1907, 35.7% en 1960, 26.8% en 1976 et ce n'est que dans les années 1980 que la courbe s'infléchit nettement (19.5% en 1986).

Il semble difficile dans l'état actuel d'établir des corrélations directes entre les mouvements de populations et l'évolution du dialecte du Caire. Les descriptions du parler du Caire à la fin du XIX début du XX (Spiro, 1912; Spitta, 1880; Willmore, 1905) incluent des traits linguistiques et des termes qui sont actuellement considérés comme des traits ruraux : formes réfléchies en *in-*, *halbatt* "peut-être" (Spiro, 1912: 196), *radāwa* "méchanceté", *zarbūn* "nerveux" (Willmore, 1905:13 et 15). Comparées à des descriptions plus récentes elles semblent indiquer une évolution assez rapide où des traits qui auraient été plus répandus à la fin du siècle sont maintenant considérés comme non-standards. Si tel est le cas, il n'y aurait pas de corrélation directe entre les flux migratoires et l'évolution du parler du Caire puisqu'on assisterait à l'effacement systématique de traits ruraux alors même que la population d'origine non-cairote restait

⁴ Je remercie ici mes collègues du Cedej, Eric Denis, Francois Ireton, Ghislaine Alleaume et Philippe Fargues de leur collaboration et de m'avoir permis d'accéder à leurs travaux en cours sur les recensements égyptiens.

démographiquement importante ⁵. Cela suppose que la pression normative est devenue plus forte, ce qui amène les locuteurs à abandonner rapidement des traits stigmatisés comme non citadins et à acquérir rapidement la variété citadine standard. Les mutations urbaines menant à l'éclatement des communautés, la diffusion de l'enseignement et la mobilité sociale pourraient ici expliquer cette évolution linguistique et le renforcement de la norme, renforcement qui s'applique, de plus en plus, non seulement aux traits considérés comme ruraux mais également aux traits citadins considérés comme vulgaires. On note ainsi un processus continu de nivellement en direction d'une forme supra régionale. De nombreux termes d'origine turque ont été abandonnés et des structures connotées comme populaires sont en train d'être remplacées par des structures plus pan-arabe (cf la préposition *wayya* "avec" me semble de plus en plus remplacée par *ma'* en particulier dans les structures comme *ma' ba'd* "ensemble", de même des termes comme *tamalli* "toujours"). Il s'agit cependant, là encore, d'être prudent et d'approcher les différentes sources avec précaution. Dans bien des cas, les exemples des grammaires anciennes ne peuvent être considérées comme des preuves fiables d'un état du parler cairote du 19^{ème} siècle. Ainsi M. Doss (1979) souligne que les exemples de démonstratifs préposés relevés par Spitta comme exemple de formes paysannes sont empruntés en fait au manuscrit de *Hazz el Quhuf* de Shirbini qui remonte au XVII^{ème} siècle. De même il n'est pas sûr que des auteurs comme Willmore (1905) ait toujours pris soin de distinguer le statut social de leurs informateurs et il y a fort à parier que bien des fois les expressions relevées provenaient de serviteurs d'origine rurale! Les productions littéraires dialectales du XIX^{ème} siècle (cf. Abd Allah Nadîm voir Doss, 1998) peuvent certainement là encore nous apporter des éléments précieux mais doivent être consultées avec les précautions qu'il convient pour ce style de texte littéraire où parfois des éléments archaïsants se maintiennent plus longtemps.

Il apparaît donc difficile actuellement de décrire avec précision l'évolution du Caire et de déterminer si celui-ci a subi une évolution lente et continue ou au contraire une modification rapide et brutale. Quelles que soient la date exacte et les conditions de son émergence, le parler du Caire apparaît depuis au moins quarante ans comme un parler stabilisé et dominant, qui ne subit pas (ou plus) l'influence des autres dialectes égyptiens. La présence de différents registres stylistiques traduit l'évolution actuelle liée à l'influence grandissante de l'arabe littéraire moderne. Mais ce prestige et ce statut dominant ne signifie pas que tous les habitants du Caire parlent la forme standard du dialecte telle qu'elle nous est présentée dans les grammaires ou dans les médias. Le Caire reste une formidable zone de brassage dialectal et, dans bien des cas, la frontière n'est pas très nette entre traits connotés comme populaires et traits connotés comme ruraux ne serait-ce que parce que coexistent dans les mêmes quartiers des populations reflétant différentes strates migratoires. C'est dans ce contexte que j'étudie les modalités d'adaptation dialectale de locuteurs originaires de Haute Egypte (Province de Sohâg principalement) et vivant au Caire depuis une, deux ou trois générations. J'ai choisi des migrants de Haute Egypte car leur dialecte d'origine se distingue très nettement du dialecte cairote, ce qui facilite l'étude contrastive et parce que de nombreux stéréotypes socio-culturels leur sont attachés. Il s'agit d'étudier les modalités du contact dialectal dans toutes ses dimensions sociolinguistiques impliquant à la fois les implications sociales (i.e. l'interaction identitaire en particulier) et les mécanismes linguistiques (i.e. les processus d'accommodation dialectale). Ma démarche s'inspire donc de nombreux travaux portant sur les usages linguistiques en zones urbaines dont en particulier ceux de Trudgill (1986) et Milroy (1987). Le contact entre le dialecte du Caire et les dialectes provinciaux met bien évidemment en scène des rapports de prestige et de domination. Tout indique que le dialecte du Caire exerce un magnétisme irrésistible et que les migrants s'assimilent linguistiquement à plus ou moins long terme, à la deuxième génération le plus souvent. Il n'y a pas, actuellement, des phénomènes de résistance linguistique proprement dit et de maintien de formes régionales sur plusieurs

⁵ Surtout si l'on prend en considération le fait que dans les recensements n'apparaît que la première génération de migrants i.e. ceux qui ne sont pas nés au Caire.

générations. Les processus d'accommodation mettent cependant en jeu de subtiles stratégies d'interaction identitaire.

3. PLACE DES DIALECTES DE HAUTE EGYPTTE (ŠA'ID) DANS LA CARTE DIALECTALE ÉGYPTIENNE ET IMPACT DU DIALECTE DU CAIRE.

Les parlers de Haute Egypte s'étendent de Giza (sud du Caire) à Aswan. Ils occupent donc toute la vallée du Nil et sont donc parlés par environ 16 Millions d'habitants⁶. Ils se divisent cependant en plusieurs groupes et sous groupes (Woidich, 1997 et carte en Annexe) avec une frontière assez nette à Asyût entre la Moyenne Egypte et la Haute Egypte proprement dite que l'on appelle le *Ša'id ġuwāni* i.e "le Ša'id profond". Les dialectes de la province de Sohâg, objet de mon étude appartiennent au groupe UE2 (Upper Egyptian 2) selon l'atlas de BW. Ils se démarquent du parler du Caire par de multiples traits phonologiques, morphologiques, syntaxiques et lexicaux (Miller 1996 et annexe 1) ce qui rend l'intercompréhension problématique avec le cairote. L'atlas de BW montre que de nombreux traits sont en variation dans les parlers de Haute Egypte (cf annexe II). Cette variation semble indiquer une alternance entre des traits plus bédouins et plus urbains. Bien que nous n'ayons pas d'étude sur les usages des centres urbains régionaux, tous les locuteurs insistent sur la différence entre parlers ruraux et parlers urbains, ces derniers témoignant d'une forte tendance au nivellement et au rapprochement avec des formes pan-dialectales. Cette influence du parler cairote sur les centres urbains est plus marquée en Moyenne Egypte qu'en Haute Egypte.

Dans la province de Sohâg l'influence du dialecte du Caire reste cependant circonscrite, y compris dans les classes éduquées des petits centres urbains régionaux, les *bandar*⁷. Lors d'une enquête effectuée en Août 96 à Belyâna, chef de district de la province de Sohâg, j'ai pu constater que, y compris en situation d'interview, les parlers de jeunes femmes ayant été scolarisées conservaient la quasi majorité des traits de la variété UE2, telle que définie par Behnsted et Woidich, incluant les phénomènes de diphtongaison, d'accentuation, de découpage syllabique et des marqueurs lexicaux tels que le terme *kahrūtī* "oeuf" (Caire et plus pandialectale *bēda*), le terme *gallay* pour "théière" (Caire et plus pandialectale *barrad*), ou les déictiques *hineīti*, *kideīti* "ici, là", l'adverbe interrogatif *mēta* "quand". Les traces de nivellement sont rares et concernent principalement la forme de la particule génétive cf. emploi de la particule cairote *bita'* vs UE2 *hnein*, et la forme des pronoms personnels i.e. Caire *huwwa* vs UE2 *hūwa* pour "il" et la variation *iḥna*, *niḥna*, *naḥna* pour "nous". Ainsi ni la scolarisation, ni l'accès aux médias n'ont provoqué chez ces jeunes filles une évolution dialectale radicale.

Chez les jeunes hommes éduqués, en situation de discussion informelle, j'ai relevé au contraire de nombreuses formes de nivellement (cf. perte des déictiques *hineīti*, *kideīti*), au niveau lexical notamment, et l'emploi de formes intermédiaires i.e. UE2 *giddām*, Caire *'oddām* -> *goddām*. Mais les principaux marqueurs phonologiques du parler sont maintenus :

- la réalisation du qaf en /g/ et non pas en /'/: *gāl* vs *'āl* au Caire "dire",
- la réalisation /ġ/ du jim : *ġuwwa* vs *guwwa* au Caire "dedans",

⁶ <il s'agit ici d'une estimation grossière à partir du recensement de 1996 qui donne environ 17million d'habitants en Moyenne et Haute Egypte. De ces 17 millions il faudrait déduire les personnes non originaires du Said et ajouter les personnes originaires du Said vivant à l'extérieur! Ce chiffre suppose aussi que tout habitant de Haute Egypte résidant en Haute Egypte parle un dialecte ša'idi comme langue maternelle, ce qui n'est pas évident. Il n'est donc à prendre que comme une évaluation très générale.

⁷ je n'ai pas d'information pour la ville de Sohag qui en tant que capitale de province attire bien sûr une population plus diversifiée.

- la vocalisation des suffixes verbaux de la 3ème pers. du sg. *itmasakat* vs *itmasakit* au Caire "elle a pris"
- la vocalisation des formes adjectivales *kabir* vs *kibīr* au Caire "grand",

ainsi que des marqueurs lexicaux comme l'emploi de *niswān* vs *settāt* au Caire "femmes". Pour marquer leur statut d'éduqués ces locuteurs auront recours à des termes de l'arabe littéraire moderne. Dans ces classes éduquées des petits centres urbains le glissement peut donc se faire du dialecte local vers les formes de l'arabe littéraire moderne et non pas systématiquement, comme décrit par Abdel Jawad (1987) pour la Jordanie-Palestine, vers les formes du dialecte standard, i.e. le dialecte du Caire. Des marqueurs du parler du Caire sont ressentis comme 'ridicules' ou inappropriés en particulier le terme *ba'a*.

Malgré l'urbanisation, la scolarisation et la diffusion des médias, les parlers de Haute Egypte sont donc loin d'être menacés en tant que langue maternelle et communautaire. Ils sont fortement ressentis comme expression d'une identité locale, identité que l'on revendique et que l'on tient à défendre dans des contextes d'informalité ou d'intimité. Beaucoup de témoignages insistent sur le fait que parler le dialecte cairote à l'intérieur de la communauté, de la famille est très mal perçu. Parler le cairote dans sa famille, avec ses amis d'origine c'est s'exposer à être l'objet de critiques ou de moqueries, d'être accusé de vouloir se démarquer de la communauté, de vouloir "frimer", d'être devenu "minet" ou "efféminé" *'fafī'*. Ce maintien d'un particularisme linguistique local (et en tout cas de certains de ces marqueurs) s'accompagne donc d'un sens aigu d'une appartenance régionale, d'une fierté des origines et d'une certaine animosité envers les provinces du Nord, sur lequel je ne m'étendrai pas ici.

N'ayant pas fait d'enquête approfondie en Haute Egypte, il me manque des éléments d'information sur l'emploi de ces dialectes en situations formelles, i.e. dans les réunions administratives, les lieux de travail, etc. Beaucoup de locuteurs éduqués semblent avoir un usage bi-dialectal, comme le montrent par exemple les programmes des nouvelles télévisions régionales où les présentateurs parlent toujours en dialectal standard élevé et où, en situation d'enquête, un grand nombre de leurs interlocuteurs urbains sont capables de répondre dans le même standard. En situations formelles d'interview, de travail, dans tout contexte lié à l'éducation et l'urbanité, les marqueurs régionaux peuvent être, et sont donc le plus souvent, effacés mais tout un travail d'enquête reste ici à faire, en dehors de la représentation des médias. Ce n'est que dans les émissions plus sociales de type "découvrons ensemble la société *ša'īdi* profonde" comme dans l'émission *'ala at-tarīqa as-ša'īdiyya* que les interlocuteurs d'origines rurales ou nomades parleront leur dialecte régional et que même le présentateur se laissera aller à une prononciation plus régionale (cf le *q réalisé /g/). Enfin les dialectes de Haute Egypte restent très vivants dans les formes de littérature orale populaire chantée comme les *mawwāl*, les *sīra* (la *sīra hilāliya*). De très nombreuses cassettes de cette littérature orale circulent tant en Haute Egypte qu'au Caire.

Les dialectes de Haute Egypte, avec toutes leurs variantes allant de variétés plus rurales à des variétés plus éduquées se maintiennent comme langues maternelles et comme expression de formes artistiques populaires. En situations formelles ou officielles ils s'effacent devant le dialecte standard élevé.

4. MIGRANTS DE HAUTE EGYPTES AU CAIRE: QUELS TYPES D'ADAPTATION LINGUISTIQUE

4.1 Les migrants de Haute Egypte au Caire

Les familles originaires de Haute Egypte appartiennent à toutes les classes sociales allant de grandes familles d'anciens propriétaires terriens installées au Caire depuis plusieurs générations et parfaitement intégrées aux classes sociales dominantes jusqu'aux familles très pauvres dont les membres travaillent '*ala bāb allah* i.e. comme journaliers dans la construction. Il est évident que l'appartenance sociale a une influence considérable sur les modes d'insertion urbains et qu'il est impossible de regrouper dans une même catégorie des itinéraires sociaux aussi diversifiés. Les migrants qui font l'objet de mon étude représentent les membres des classes populaires et petites classes moyennes.

L'émigration *ṣa'īdī* vers le Caire est une migration ancienne mais qui a longtemps été moins forte que l'émigration en provenance du Delta. Ainsi selon le recensement de 1976, les migrants des provinces d'Asyūt, Sohâg, Qenâ et Aswân (le *Ṣa'īd* profond) représentent environ un quart (340,000 personnes) des migrants du Caire intra muros (1.360 000 migrants). Cependant la province de Sohâg (121 000 pers.) arrive en deuxième position après la province de la Menûfiya (200 000), traditionnel réservoir de migrants. Dans les années 1986, l'écart entre les migrants du Delta et du *Ṣa'īd* se comble, en particulier dans les nouvelles extensions ouest et sud du Grand Caire, à Gîza, où les migrants originaires de Haute Egypte deviennent presque aussi nombreux que ceux du Delta⁸. En chiffres absolus, les migrants de Haute Egypte ne représentent pas un poids démographique très fort dans l'ensemble de la population du Grand Caire, en tout cas pas le ras de marée parfois décrit dans la presse cairote. Ainsi les gens originaires de Sohâg (167,000 personnes) ne forment que 1,6% de la population du Grand Caire (environ 10 millions d'habitants en 1986) et ceux d'Asyūt (152,000) n'en forment que 1,5%. Les migrants de chaque province forment donc des communautés très minoritaires démographiquement et l'on peut penser qu'ils se fondent facilement dans la masse.

Mais ces données statistiques ne prennent en compte que la première génération de migrants et ne nous montrent pas leur distribution dans la ville. Car s'il n'y a plus au Caire de quartier "ethniquement" homogène, il y a toujours des tendances au regroupement familial ou régional à l'échelle d'une rue, d'un paté de maisons, d'un quartier. Grande mixité et tendance au regroupement coexistent donc et se traduisent parfois dans la topographie des lieux tel *Izbat aṣ-Ṣa'īd* à Imbābā, ou Shâri^c *Ibnâ' Sohâg* à Bulâq ad-Dakrûr etc. Cette tendance n'est pas spécifique aux personnes originaires de Haute Egypte et se retrouve partout car elle correspond à des stratégies familiales. Dans les nouveaux quartiers non planifiés du Caire on retrouve ainsi des itinéraires de groupes de familles qui ont d'abord habité dans un quartier du Caire (Bulâq, Misr al Qadîma, ^cAgûza) puis ont déménagé ensemble dans des quartiers plus périphériques où l'accès à la terre était plus facile et moins cher (Imbābā, Bulâq ad-Dakrûr, Talbeyya, Saft al-Laban etc...). La particularité de ces quartiers repose sur les possibilités d'acquisition des terres agricoles par des individus, groupes ou communautés et le développement d'un habitat "spontané" i.e. non planifié qui a facilité parfois les tendances au regroupement familiale ou communautaire. De plus de nombreuses familles continuent, pour des raisons tant économiques que sociales, de privilégier la cohabitation de parents dans un même immeuble. Deux frères construiront un petit immeuble où ils habiteront et garderont des appartements pour leurs enfants en âge de se marier. Un cousin venu du village sera également hébergé et on conseillera à

⁸ A titre de comparaison au Caire intra muros les gens originaires de Sohâg sont 105,000 et ceux de la Menûfiya 164 000). A Gîza les Sohâgî sont 47,000 et les Menûfî 46,500.

un oncle resté au pays d'investir dans le foncier et d'acheter une parcelle voisine. Ainsi plusieurs générations cohabitent et il n'y a pas de coupure entre la première génération de migrants et leurs enfants nés citadins, ni entre les citadins et les parents restés au pays ou nouvellement arrivés. Le lien avec la région d'origine reste fort, surtout pour les membres des grandes familles élargies qui ont gardé des terres et des biens. Mais ce regroupement n'est jamais exclusif même quand un groupe de familles est majoritaire dans une rue. Pour des raisons financières, un ou deux étages d'un immeuble seront souvent loués à "des étrangers". Il n'y a donc en général ni totale coupure avec les groupes d'origines ni repliement sur soi-même. Dans les quartiers de Gîza où j'ai enquêté (Talbéya, Andalûs, Bulâk ed-Dakrûr, Abu 'Atâta, Ard el-Liwâ, Imbâba) et où l'urbanisation a commencé dans les années 1970, les gens se définissent autant selon leur *masqat ras* (i.e. lieu d'origine) et leur *'ašl* (leur origine familial ou clanique) que comme habitants de tel ou tel quartier y compris chez la deuxième ou troisième génération. Si on se sent définitivement citadin, on ne cherche pas forcément à reproduire toutes les valeurs culturelles de la "société dominante" souvent identifiée d'ailleurs à celle des quartiers riches du Caire.

4.2 Usages et Attitudes linguistiques

Dans quelle mesure les usages linguistiques des familles *ša'îdi* de ces quartiers reflètent cette dualité entre mémoire des origines et enracinement dans un quartier? Il n'y a là encore aucune généralisation possible et on retrouvera la même diversité d'usages causée par des facteurs tels que l'âge, le sexe, l'âge d'arrivée au Caire, le degré d'éducation, le type de profession, la compétence personnelle, le contexte d'énonciation, bref tous les facteurs mis en évidence par la sociolinguistique. Cette diversité concerne la première génération. Elle ne concerne plus la deuxième génération qui dans sa très grande majorité peut (plus ou moins) comprendre les dialectes de Haute Egypte mais ne les parlera que rarement au Caire.

Pour revenir à la première génération, la majorité des personnes interrogées⁹ font une distinction claire entre leur dialecte maternel et le dialecte du Caire. Ils estiment qu'ils parlent ou essaient de parler cairote dans toutes les interactions extérieures en particulier avec les voisins ou les collègues non compatriotes. A l'inverse ils estiment parler dans leur dialecte avec leurs parents résidants au Caire, les parents venus en visite et surtout quand ils retournent dans leur région d'origine. Les plus âgés, et les moins éduqués, indiquent qu'ils se sentent plus détendus et naturels quand ils parlent dans leur dialecte maternel. L'emploi du dialecte cairote ou de son approximation est justifié par les raisons suivantes : nécessité de se faire comprendre de la majorité des gens en abandonnant des termes et des expressions incompréhensibles pour les locuteurs des autres dialectes, nécessité de s'adapter au milieu ambiant et d'en acquérir la langue, cette nécessité étant même justifiée par des versets coraniques ou des dits du prophète et enfin éviter d'être l'objet de discrimination ou de sarcasme, les cairotes n'ayant pas une perception positive des parlers de Haute Egypte. Cette dernière raison est particulièrement avancée par les jeunes éduqués qui ont souvent souffert, lors de leurs études au Caire, des sarcasmes dont ils ont été l'objet de la part de leurs condisciples. Pour les mêmes raisons tous les migrants résidants au Caire savent que leurs enfants parleront avant tout le dialecte du Caire, langue de leur environnement. Parler le dialecte dominant de son environnement apparaît comme naturel et n'est pas considéré comme synonyme d'une acculturation profonde, d'une perte d'identité. C'est l'attachement à certaines coutumes ou codes de conduite qui apparaît ici déterminant, pas l'usage dialectal.

⁹ Une trentaine de personnes originaires de Haute Egypte ont été interrogées sur leurs usages et attitudes linguistiques, au Caire et en Haute Egypte. A l'exception de cinq personnes, ils ne représentent pas les locuteurs qui ont été enregistrés pour l'analyse linguistique et qui constituent un autre échantillon.

un oncle resté au pays d'investir dans le foncier et d'acheter une parcelle voisine. Ainsi plusieurs générations cohabitent et il n'y a pas de coupure entre la première génération de migrants et leurs enfants nés citadins, ni entre les citadins et les parents restés au pays ou nouvellement arrivés. Le lien avec la région d'origine reste fort, surtout pour les membres des grandes familles élargies qui ont gardé des terres et des biens. Mais ce regroupement n'est jamais exclusif même quand un groupe de familles est majoritaire dans une rue. Pour des raisons financières, un ou deux étages d'un immeuble seront souvent loués à "des étrangers". Il n'y a donc en général ni totale coupure avec les groupes d'origines ni repliement sur soi-même. Dans les quartiers de Gîza où j'ai enquêté (Talbeyā, Andalûs, Bulâk ed-Dakrûr, Abu 'Atâta, Ard el-Liwâ, Imbâba) et où l'urbanisation a commencé dans les années 1970, les gens se définissent autant selon leur *masqat ras* (i.e. lieu d'origine) et leur *'aṣl* (leur origine familial ou clanique) que comme habitants de tel ou tel quartier y compris chez la deuxième ou troisième génération. Si on se sent définitivement citadin, on ne cherche pas forcément à reproduire toutes les valeurs culturelles de la "société dominante" souvent identifiée d'ailleurs à celle des quartiers riches du Caire.

4.2 Usages et Attitudes linguistiques

Dans quelle mesure les usages linguistiques des familles ṣaʿīdī de ces quartiers reflètent cette dualité entre mémoire des origines et enracinement dans un quartier? Il n'y a là encore aucune généralisation possible et on retrouvera la même diversité d'usages causée par des facteurs tels que l'âge, le sexe, l'âge d'arrivée au Caire, le degré d'éducation, le type de profession, la compétence personnelle, le contexte d'énonciation, bref tous les facteurs mis en évidence par la sociolinguistique. Cette diversité concerne la première génération. Elle ne concerne plus la deuxième génération qui dans sa très grande majorité peut (plus ou moins) comprendre les dialectes de Haute Égypte mais ne les parlera que rarement au Caire.

Pour revenir à la première génération, la majorité des personnes interrogées⁹ font une distinction claire entre leur dialecte maternel et le dialecte du Caire. Ils estiment qu'ils parlent ou essaient de parler cairote dans toutes les interactions extérieures en particulier avec les voisins ou les collègues non compatriotes. À l'inverse ils estiment parler dans leur dialecte avec leurs parents résidants au Caire, les parents venus en visite et surtout quand ils retournent dans leur région d'origine. Les plus âgés, et les moins éduqués, indiquent qu'ils se sentent plus détendus et naturels quand ils parlent dans leur dialecte maternel. L'emploi du dialecte cairote ou de son approximation est justifié par les raisons suivantes : nécessité de se faire comprendre de la majorité des gens en abandonnant des termes et des expressions incompréhensibles pour les locuteurs des autres dialectes, nécessité de s'adapter au milieu ambiant et d'en acquérir la langue, cette nécessité étant même justifiée par des versets coraniques ou des dits du prophète et enfin éviter d'être l'objet de discrimination ou de sarcasme, les cairotes n'ayant pas une perception positive des parlers de Haute Égypte. Cette dernière raison est particulièrement avancée par les jeunes éduqués qui ont souvent souffert, lors de leurs études au Caire, des sarcasmes dont ils ont été l'objet de la part de leurs condisciples. Pour les mêmes raisons tous les migrants résidants au Caire savent que leurs enfants parleront avant tout le dialecte du Caire, langue de leur environnement. Parler le dialecte dominant de son environnement apparaît comme naturel et n'est pas considéré comme synonyme d'une acculturation profonde, d'une perte d'identité. C'est l'attachement à certaines coutumes ou codes de conduite qui apparaît ici déterminant, pas l'usage dialectal.

⁹ Une trentaine de personnes originaires de Haute Égypte ont été interrogées sur leurs usages et attitudes linguistiques, au Caire et en Haute Égypte. À l'exception de cinq personnes, ils ne représentent pas les locuteurs qui ont été enregistrés pour l'analyse linguistique et qui constituent un autre échantillon.

Si les locuteurs proclament, de façon générale l'égalité des dialectes qui sont le produit de la volonté divine, et même ajoutent que les dialectes de Haute Egypte sont plus proches d'une norme classique car prononcent le qaf comme un /g/ et le jim comme un /j/ ou comme un /ğ/, il n'en reste pas moins que chaque dialecte véhicule des représentations stéréotypées. Le dialecte du Caire est majoritairement considéré comme élégant et doux (*rā'i w na'im* alors que les dialectes de Haute Egypte sont considérés comme des parlers rudes et secs (*ğaff w hašim*) du fait de leur environnement géographique. Le parler cairote est associé aux notions d'urbanité, de raffinement, d'éducation, de modernité alors que les parlers de Haute Egypte sont associés aux notions de simplicité et de ruralité. Ces associations incluent les modes vestimentaires et les stéréotypes sociaux. Un homme éduqué, habillé à l'européenne qui continuerait à vouloir parler *ša'idi* dans son lieu de travail (une société par exemple) serait incongru. A l'inverse, un gardien d'immeuble analphabète habillé en galabeyya et turban qui essaierait de parler cairote (élevé?) en trébuchant sur les mots s'exposerait au ridicule car il essaierait de s'élever plus haut que sa position. De ce fait chacun doit connaître sa place et s'y conformer. Continuer à parler en un dialecte *ša'idi* plus ou moins nivelé dans les classes populaires est acceptable par tous, parler en cairote élevé chez les éduqués est également non seulement acceptable mais recommandé. Ce sont les transgressions qui attireront alors l'attention. Cette dichotomie d'usage, cette peur du mal parler qui rendrait ridicule sont surtout explicitées par les jeunes éduqués qui doivent parfois exercer un auto-contrôle permanent sur leurs actes langagiers pour se conformer à ces idéaux et ces stéréotypes. Associés à l'image des parlers des migrants des milieux populaires, les dialectes de Haute Egypte au Caire représentent donc un exemple parfait d'un parler local "dominé" ou plus ou moins stigmatisé par les anciens urbains, un phénomène archi-classique du contact entre citadins et ruraux ou néo-citadins. Tous les migrants ou locuteurs de Haute Egypte ne s'associent pourtant pas à ces stéréotypes et deux phénomènes intéressants méritent d'être soulignés.

Le premier concerne l'attitude des migrants qui ont fait un long séjour dans les pays du Golfe avant de s'installer définitivement au Caire. Pour ceux qui ont pu s'enrichir et venir s'installer comme entrepreneurs (en investissant en particulier dans la spéculation foncière), le désir d'acquérir le dialecte du Caire est beaucoup moins marqué. Travaillant essentiellement avec des compatriotes qu'ils emploient dans leurs chantiers, devenus des hommes importants et parfois des "bienfaiteurs" de leur communauté, au Caire comme dans leur région d'origine, construisant des mosquées, influencés par les modèles culturels des pays du Golfe, ces entrepreneurs conservent des traits *ša'idi* (cf. toujours le fameux marqueur /g/) et soulignent les similitudes entre les parlers *ša'idi* et les parlers du Golfe. Leurs références culturelles se réclamant plus d'un idéal arabe bédouin que d'un idéal citadin considéré comme occidentalisé ou décadent. Le statut du /g/ apparaît ici comme similaire à la situation jordanienne, où le /g/ trait rural-bédouin par opposition au /' / sédentaire et au /k/ rural palestinien se maintient chez les hommes comme preuve de leur origine (Abdel Jawad, 1986).

Le deuxième phénomène concerne un certain mouvement de "revival" des parlers et des genres culturels *ša'idi* par des intellectuels basés au Caire. On assiste donc à une tentative de "littérialisation" des parlers de Haute Egypte, ceux-ci devenant les symboles d'une certaine authenticité, d'une culture traditionnelle enracinée représentée non seulement par des genres religieux populaires comme les *madīh* ou les *mawwāl* dont les plus grands chantres sont des *ša'idis* comme le Shaykh Yasīn el Tuhāmi ou Sayyid ed Dawī¹⁰ mais également et surtout par un poète dialectal comme Abdel Rahman el Abnūdī qui est devenu un véritable symbole en Egypte. Cette littérialisation des parlers de Haute Egypte se reproduit encore dans le cadre d'une troupe de théâtre expérimentale qui mêle acteurs professionnels du Caire et conteurs de Haute Egypte pour une mise en

¹⁰ Le premier chante en classique mais est considéré comme le maître du genre *ša'idi* de l' *inšād* (Frishkopf, 1996), le deuxième chante en dialectal *ša'idi*

scène théâtrale de la *sira hilāliyya* dont il semble que l'authenticité ne pourra être rendue qu'à travers l'usage du dialecte de Haute Egypte¹¹. Elle se retrouve également chez des réalisateurs de cinéma ou de feuilletons qui font travailler leurs acteurs pour sortir des caricatures habituelles des parlers sa'idi et atteindre un certain réalisme. Ces tentatives de promotion ou d'élévation des dialectes sa'idi restent encore parfaitement minoritaires et n'ont pas d'impact sur la majorité des migrants mais sont révélateurs d'un léger changement d'une classe intellectuelle égyptienne en quête d'authenticité.

5. CONCLUSION

Je n'aurais pas ici développé l'analyse linguistique des processus d'accommodation dialectale et je me suis plutôt attardée sur le contexte social de ce processus. Il faut souligner, en premier lieu, que la distinction nette opérée par les locuteurs entre le dialecte cairote et les dialectes sa'idi se brouille dans les pratiques et qu'il n'y a pas de critères clairs pour établir à partir de quand un locuteur est considéré parler en cairote et quand un locuteur est considéré parler en sa'idi même si un certain nombre de marqueurs semblent faire l'unanimité. Sont cités par les locuteurs comme marqueur sa'idi, la réalisation du *q en /g/ et la réalisation du *j en /ğ/ ou /j/, la vélarisation et la pharyngalisation du hamza comme dans *la'* "non" ou *su'āl* "question", l'allongement de certaines voyelles, l'accentuation, le découpage syllabique, l'utilisation de certains déictiques (*dukhummeiti*, *dakhawwat*), l'emploi de la particule 'ad et l'emploi de termes comme 'ašīyya en Moyenne Egypte au lieu d'*imbāreh* "hier". Sont considérés comme typiquement cairote l'emploi de la particule *ba'a*, la réalisation du *q en /' / et du *j en /g/, la perte des voyelles longues devant des groupes de consonnes, l'accentuation, l'emploi de termes d'adresses comme *bāba* et *māma*, l'emploi de certains surnoms et diminutifs comme *Sūsu* etc. Deux niveaux attirent donc l'attention des locuteurs, l'intonation et la réalisation de certaines consonnes d'une part, le lexique et les termes d'adresses d'autre part. Les variations morphologiques et syntaxiques ne sont pas mentionnées. La réalisation du phonème *q est partout interprétée comme un marqueur dans l'ensemble dialectologique arabe et, ici encore, peut être considéré comme une des marques principales d'appartenance dialectale.

Le premier dépouillement de mes enquêtes entreprises auprès de familles ou d'individus¹² permet de mettre à jour une certaine régularité du processus de nivellement et d'accommodation.

La première génération a tendance à conserver son parler en particulier les migrants d'origine populaire et peu éduqués. Le processus de nivellement se produit d'abord aux niveaux suivants : la perte ou l'affaiblissement de l'imala pausale, l'utilisation de prépositions cairotes, la structure syllabique, la perte de lexèmes très spécifiques comme *farūḡa* "le poulet", *kaḥrūta* "l'oeuf" etc. A l'inverse de nombreux traits se maintiennent:

- la réalisation des consonnes /g/ et /ğ/,
- la vocalisation des formes verbales ('irif vs 'araf "savoir" au Caire) et adjectivales (*kabīr*),
- la présence de groupes de consonnes en position initiale (*hnāk* vs *henāk* au Caire)
- l'accentuation ,

¹¹ La *sira hilāliyya* n'est pas contée que par des conteurs sa'idi, mais les plus célèbres sont du Sa'idi et le travail de collecte d'Abdel Rahman Abnūdi semblent avoir donné ses lettres de noblesse à la version sa'idi.

¹² Environ une quarantaine de personnes ont été interrogées dans deux types de contexte. Dans les familles il s'agit de discussions informelles entre locuteurs tous originaires de Haute Egypte et qui se connaissent et où je n'interviens pratiquement pas. Les individuels ont été interviewés dans un cadre plus directif et plus formel. Un seul locuteur a été enregistré dans les deux contextes.

- l'utilisation de la particule ©ad.

Au niveau lexical on note la présence de "faux amis" i.e. des mots qui ont des sens différents en cairote et sa'idi. Ainsi le mot *sākka* dans *šagga sākka* "un appartement fermé" alors qu'au Caire *sākka* a plutôt le sens de "contrefait", 'ayyet qui signifie "appeler de loin, crier" en Haute Egypte et "pleurer" au Caire et aussi de nombreux termes plus spécifiquement sa'idi comme *al ḥulū* "la commémoration de la première année de deuil"

Chez les éduqués de la première génération on constate un phénomène parfois équivalent à ceux des villes régionales, i.e. chez les hommes le /g/ se maintient y compris dans des formes élevées (noté chez des jeunes avocats, des diplômés commerciaux qui ont fait leurs études à l'Université d'Asyūt). Ce phénomène n'est cependant pas général et de nombreux jeunes éduqués venus au Caire essaient de s'adapter au dialecte. Ils prononcent le /' / mais échouent sur d'autres points cf. en particulier l'accentuation de certains mots et la vocalisation des formes verbales avec des réalisations de type *iḡayarat*, 'iṡalat, ḥasanat, iḥtalifat, 'amat. Ces formes qui sont à la fois sa'idi et plus littéraires sont alors perçues comme affectées et donc un peu ridicules par des locuteurs cairotes natifs. À côté de ces traits structurels on note également des traits discursifs ou sémantiques comme l'emploi trop fréquent de termes d'adresse jugés trop formels de type *siyyatak* ou *efandem*, des exclamations etc. Ainsi leur désir d'intégration à la classe des éduqués cairote échoue partiellement. Certains locuteurs diplômés de l'université ont ainsi exprimé leur frustration et leur satisfaction de vivre dans des quartiers plus périphériques où de nombreux locuteurs ne parlent pas la variété standard du parler du Caire et où on ne risque pas le ridicule.

La deuxième génération parle donc majoritairement cairote à l'exception de quelques cas d'hommes partis vivre et travailler longtemps dans des pays du Golfe et qui y ont vécu avec des parents ou des compatriotes. Chez ces hommes on relève des cas d'influence des dialectes du Golfe. Toutes les femmes de la deuxième génération enregistrées parlaient cairote. On relève cependant, chez les hommes de la deuxième ou même troisième génération, quelques traits considérés comme non urbains comme les termes *ikmin* "pour que", la suffixation de pronoms à des prépositions avec un -i- cf. 'indina vs 'indina au Caire¹³, *gambiku* "près de vous", *ba'diḥum* "après eux" et l'utilisation de termes dans un sens légèrement différent des cairotes. Ainsi plusieurs locuteurs de la deuxième et même troisième génération utilisent l'adjectif *riḥiba* dans le sens positif de "grand, magnifique" alors qu'au Caire il a plutôt le sens péjoratif "d'effrayant".

Ainsi coexistent dans une même famille, une même pièce plusieurs générations, plusieurs personnes, chacune avec son usage propre et toutes communiquant parfaitement entre elles. C'est cette réalité qui fait également le Caire.

¹³ Woidich (1994 : 496) considère que 'indina est un trait cairote, mais les locuteurs natifs du Caire le considèrent comme un trait sa'idi

BIBLIOGRAPHIE

- Abboud, P. (1970). Spoken Arabic. In: *Current Trends in Linguistics 6: Linguistics in South West Asia and North Africa* (Th. A. Sebeok (Ed.)), 438-466.
- Abboud, P. (1988). Speech and religious affiliation in Egypt. In: *Languages and Culture: Studies in Honor of Edgar C. Polome*. (Jazayery, M.A. and W. Winter (Ed.)) Amsterdam.
- Aboul-Fetouh, H.M. (1969). *A Morphological Study of Egyptian Colloquial Arabic*. Mouton, The Hague-Paris.
- Abu Farag, M. (1960). *A Grammatical Study of the Arabic Dialect of Tahway (Minufiya Province)*. PhD. Dissertation, University of London.
- Abdel Jawad, H.R. (1986). The emergence of an urban dialect in the Jordanian urban centres. *IJSL* **61**, 53-63.
- Abdel Jawad, H.R. (1987). Cross dialectal variation in Arabic: competing prestigious forms. *Language in Society*, **16,3**, Cambridge University Press, 359-368.
- Abu Haidar, F. (1990). Maintenance and shift in the Christian Arabic of Baghdad. *ZAL* **21**, 47-62.
- Abu-Haidar, F. (1991). *Christian Arabic of Baghdad*. Otto Harrasowitz, Wiesbaden.
- Abu Lughod, J. (1971). *Cairo, 1001 years of the City Victorious*. Princeton University Press, Princeton New Jersey.
- Alleaume, G. and P. Fargues (1998). Voisinage et frontière : résider au Caire en 1846. In *Hommage à Bernard Le Petit*. (à paraître), EHESS, Paris.
- ©Amdân, Gamâl (1981). *Šarṣiyyat Maṣr*. Le Caire.
- Badâwi, Al Sayyid Mohammed (1973). *Mustawayyât al 'arabiyya al mu'āšira fî Miṣr*. Dâr al Ma'ârif, le Caire.
- Baer, G. (1964). *Egyptian Guilds in Modern Times*. Jerusalem.
- Behnstedt, P. and M. Woidich (1985a) *Die agyptisch-arabischen Dialekte*. Band 1: Einleitung und Anmerkungen zu den Karten. Wiesbaden. (BW).
- Behnstedt, P. and M. Woidich (1985b). *Die agyptisch-arabischen Dialekte*. Band 2: Dialektatlas von Agypten. Wiesbaden. (BW).
- Behnstedt, P. and M. Woidich (1987). *Die agyptisch-arabischen Dialekte*. Band 3, Text 1. Delta-dialekte, Wiesbaden. (BW).
- Behnstedt, P. and M. Woidich (1988). *Die agyptisch-arabischen Dialekte*. Band 3, Text 2. Oberagypten.3. Oasen, Wiesbaden. (BW).
- Blanc, H. (1964a). Stylistic variation in Spoken Arabic: a Sample of interdialectal educated conversation. In: *Contributions to Arabic Linguistics* (Ferguson, (Ed)), 81-158. Harward University Press, Cambridge, Massachussetts.
- Blanc, H. (1964). *Communal dialects in Baghdad*. Harward Middle Eastern Monographs X, Cambridge.

- Blanc, H. (1974). The nekteb-nektebu imperfect in a variety of Cairene Arabic. *Israel Oriental Studies* IV, Tel Aviv University, 206-226
- Broselow, E. I. (1977). The Phonology of Egyptian Arabic. Ph.D. Massachusetts, Amherst.
- Denis, E. (1998). Cent ans de localisation de la population chrétienne égyptienne. In *Hommage à Bernard Le Petit*. (à paraître), EHESS, Paris.
- Doss, M. (1979). The Position of the Demonstrative da, di in Egyptian Arabic: A Diachronic Inquiry. *Annales Islamologiques* XV, 349-357.
- Doss, M. (1981). *Le dialecte sa'idi de la region de Menya*. PH. D. Université de la Sorbonne Nouvelle (Paris-III).
- Doss, M. (1998). Dialecte égyptien et questions de langue au XIX siècle. Le cas de Abd Allah Nadim. *Matériaux Arabes et Sud Arabiques* (à paraître), Paris.
- El-Messiri, S. (1978). *Ibn Al-Balad, A Concept of Egyptian Identity*. E.J. Brill, Leiden.
- Fishman, J.A. (1965). Who speaks what Language to whom and when. *La Linguistique*, Vol. 2., 67-88.
- Frishkopf, M. (1996). La voix du poète : tarab et poésie dans le chant mystique soufi. *Egypte-Monde Arabe* 25, 85-120, Cedej, Le Caire Egypte.
- Gamal-Eldin, S. (1967). *A Syntactic Study of Egyptian Colloquial Arabic*. Mouton, The Hague.
- Haeri, N. (1992). Synchronic variation in Cairene Arabic : the case of palatalization". In: *Perspectives in Arabic Linguistics IV* (E. Broselow, M. Eid and J. McCarthy (Eds.)), 169-180, John Benjamins Publishers, Philadelphia.
- Haeri, N. (1996). *The Sociolinguistic Market of Cairo. Gender, Class and Education*. Kegan Paul International, London-New York.
- Harrel, R.S. (1957). *The Phonology of Colloquial Egyptian Arabic*. American Council of Learned Society, New York.
- Harrel, R.S. (1964). A linguistic Analysis of Egyptian Radio Arabic. In: *Contributions to Arabic Linguistics* (Ferguson (Ed.)), 3-80. Haward University Press, Cambridge, Massachussets.
- Holes, C., (1986). The social motivation for phonological convergence in three Arabic dialects. *IJSL* 61, 33-51.
- Holes, C. (1987). *Language in a modernising Arab State: the case of Bahrain*. KUP, London.
- Holes, C. (1995). Community, dialect and urbanization in the Arabic-speaking Middle East. *BSOAS* 58,2, 270-287.
- Ireton, F. (1998). L'immigration dans cinq grandes villes d'Egypte au XX-ème siècle. *Egypte-Monde Arabe* (à paraître), Cedej, Le Caire.

- De Jong, R. (1995). Aspects of Phonology and Morphology of Dialects in the Northern Sinai Littoral. In: *Actes des Premières Journées Int. de Dialectologie Arabe* (D. Caubet et M. Vanhove, (Eds)), 105-113, Langues'O, Paris.
- De Jong, R. (1996). Examples of Levelling and counteractions in the Dialects of the Bedouin Tribes in NorthWestern Sinai. *Egypte-Monde Arabe* 27-28, 355-382, Cedej, Le Caire- Egypte.
- Khalafallah, A. (1969). *A descriptive grammar of Sa^cidi Egyptian Arabic*. Mouton, The Hague.
- Mansour, J. (1991). *The Jewish Baghdadi dialect*. The Babylonian Jewry Heritage Center, Or-Yehuda, Israel
- Maṭar, 'Abd al-'Azīz (1967). *lahja al badū fi iqlīm sāhil maryūt, dirāsa luġawiyya..* Dār al kātib al 'arabī li-l-ṭibā'a w-al naṣr, Cairo.
- McCarthy, J.A. (1976). Nineteenth-Century Egyptian Population. *Middle Eastern Studies*, Vol 12,3, 1-39.
- Mejdell, G. (1995). Morphological features of mixed style in modern Arabic (Egypt). In: *Actas XVI congresso UEAI*, 365-374, Salamanca.
- Miller C. and K. Wahba (1997). Egyptian Arabic and Dialect Variation : Critical Observations. *Annals of Japan Association for Middle East Studies* N° 12 , Tokyo, Japan, 277-312
- Miller, C. (1996). Accomodation dialectale chez les migrants de Haute Egypte au Caire. *Proceedings of the second AIDA Conference*, 10-14 September 1995, University of Cambridge, 161-170
- Milroy, L. (1987). *Language and Social Networks*. Basil Blackwell, Oxford.
- Mitchell, T.F. (1956). *An introduction to Egyptian Colloquial Arabic*. Clarendon Press, Oxford.
- Mitchell, T.F. (1986). What is educated spoken Arabic? *International Journal of the Sociologie of Language* 61, 7-32
- Parkinson, D.B. (1985). *Constructing the Social Context of Communication. Terms of Adress in Egyptian Arabic*. Berlin NY, Amsterdam
- Parkinson, D.B. (1991). Searching for Modern fusha: Real life formal Arabic. *Al Arabiyya* 24, 31-64.
- Raymond, A. (1993). *Le Caire*. Fayard, Paris.
- Raymond, A. (1974). *Artisans et commerçants au Caire au XVIII siècle*, Institut Français, Damas.
- Rowson, E.K. (1983). Cant and Argot in Cairo Colloquial Arabic. *Newsletter* 122, American Research Center in Egypt, Cairo, 13-24.
- Royal, A.M. (1986). Males /females pharyngealization Pattern in Cairo Arabic, A sociolinguistic study of 2 neighborhoodds, PhD Diss. , University of Texas Austin,

- Schmidt, R.V. (1974). Sociostylistic variation in spoken Egyptian Arabic, a reexamination of the concept of Diglossia. PhD Diss., Brown University.
- Spiro, S. (1912). *A New Practical Grammar of the Modern Arabic of Egypt*. Luzac & Cie, London.
- Spitta, W. (1880). *Grammatik des arabischen Vugardialectes von Agypten*. Leipzig.
- Tomiche, N. (1968). La situation linguistique en Egypte. In: *Le Langage* (A. Martinet (Ed.)), 1173-1187. Encyclopédie de La Pléiade, Paris.
- Tomiche, N. (1964). *Le parler arabe du Caire*. Mouton & Cie, Paris - La Haye.
- Trudgill, P. (1986). *Dialects in Contact*. Basil Blackwell, Oxford.
- Willmore, J. S. (1905). *The Spoken Arabic of Egypt*. London.
- Wise, H. (1975). *Transformational Grammar of Spoken Egyptian Arabic*. Oxford.
- Woidich, M. (1994). Cairo Arabic and Egyptian Dialects. In: *Actes des Premières Journées Int. de Dialectologie Arabe* (D. Caubet et M. Vanhove, (Eds)), 493-510, Langues'O, Paris.
- Woidich, M. (1993). *Bibliographie Zum Agyptisch-Arabischen*. Universiteit van Amsterdam.
- Woidich, M. (1996). Rural dialects of Egyptian Arabic: an Overview. *Egypte-Monde Arabe* 27-28, 325-354, Cedej, Le Caire-Egypte.

Annexe I

* Tableaux établis à partir de l'Atlas des parlers ruraux de Behnstedt et Woidich.

Quelques discriminants réguliers entre les parlers du Caire et ceux de Sohâg-Qenâ

A) Discriminants phonologiques

	Le Caire	Sohâg-Qena (S-Q)
Réalisation du [q]	/ʔ/	g /k/
Réalisation du [j]	/g/	dj/ d/ ğ
Glottalisation du t	non	oui
m > b dans qq mots	<i>makān</i>	<i>bakān</i>
s > š dans qq mots	<i>mustašfa</i>	<i>muštašfa</i>
	<i>šams</i>	<i>šamš</i>
v > vv & abaissement	<i>šuft</i>	<i>šōft</i>
	<i>ktir</i>	<i>katēr</i>
CvVC + suff. > CvC.(bāb+ha)	<i>babha</i>	<i>bābha</i>
imāla pausale	non	oui dans certains contextes
déplacement accentuel	oui	variable

B) Discriminants morpho-phonologiques

B.1. Vocalisation des formes verbales Perf/imp (K193 -> 218)

	le Caire	Sohâg-Qenâ (S-Q)
"boire"	<i>širib / yišrab</i>	<i>šarab / yašrab</i>
"descendre"	<i>nizil / yinzil</i>	<i>nazal / yanzal</i>
"prendre"	<i>misik / yimsik</i>	<i>masak / yamsak</i>
"frapper"	<i>ḍarab / yiḍrab (K214)</i>	<i>ḍarab / yuḍrub</i>
"jeuner"	<i>šūm / y(i)šūm (K278)</i>	<i>šīm / yišīm</i>

B.2. Vocalisation préfixe Imp.(K208)

	le Caire	Sohâg-Qenâ
verbes à base /a/	yi-, ti-, ni- <i>yišrab, yiḍrab</i>	ya-, ta-, na- <i>yašrab</i>
verbes à base /i/	yi-, ti-, ni- <i>tinzil, yigi</i>	yi-, ti-, ni-, <i>tinzil</i>
verbes à base /u/	yi/ya, ti/tu, ni/nu <i>nirgud / nurgud</i>	yi/ya, ti/tu, ni/nu <i>nirgud / nurgud</i>

B.3 Vocalisation des formes verbales dérivées

	le Caire	Sohâg-Qenâ
FII (K226)	<i>ṭalla^C - yiṭalla^C</i> <i>kallim-yikallim</i>	<i>ṭalla^C-yiṭalli^C</i> <i>kallam-yikallim</i>
FII/FV (K238)	<i>yi-kallim/yi-tkallim</i>	<i>itkallam-yitkallam</i>
FIII/FVI	<i>gābil-yigābil</i> <i>itgābil-yitgābil</i>	<i>gābal-yigābil</i> <i>itgābal-yitgābal</i>

B.4. Formes de Participe actif et passif

le Caire	Sohâg-Qenâ (toute HE)	
PA & PP	PA	PP
<i>mixaṭṭat</i>	<i>mixaṭṭit</i>	<i>mixaṭṭat</i>
<i>miladdin</i>	<i>miladdin</i>	<i>miladdan</i>

C. Pronoms, Relateurs et adverbesC.1. Pronoms personnels (K142-145)

le Caire	Sohâg-Qenâ	
<i>iḥna</i>	<i>naḥna,</i>	"nous"
<i>huwwa, hiyya</i>	<i>hūwa, hīya</i>	il, elle"

C.2. Pronoms démonstratifs (K148-)

Le Caire	Sohâg-Q
<i>huwwat, hiyyat, hummat</i>	<i>huwwāti, hiyyāti, hūti</i>
<i>dawwat, diyyat, dōlat</i>	<i>kidawāti, kīti, ikdēti</i>

C.3. Pronoms interrogatifs

- "quand" (K.185) : Le C. *imta* / S-Q *mēta, mita*
- "comment" (K187) : Le C. *izzay* / S-Q *kēf, kēfak, kēfinnak*

C.4. Particule génitive "de" (K189)

le Caire *bitāc* / S-Q *šugl* ou *hnīn*

Annexe II

Quelques Discriminants en variation dans la région de Sohâg-Qenâ

A) Phonologie

A.1. Structure syllabique

(Je regroupe ici tous les phénomènes classés par B&W comme Gahawa & Bukura syndrome)

On note une variation dans la région Sohag-Qena entre les structures CvCC et CvCvC d'une part et CvCCvC et CvCvCvC d'autre part. Les formes CvCC et CvCCvC étant similaires à l'usage cairote. Cependant on notera une tendance à plus d'ouverture syllabique dans les dialectes de Haute Egypte.

bikr - *bikir* "aîné", *darabit* "elle a frappé" mais *libsit* "elle a mis(un vêtement)", *ibn kalb* - *ibin kalb* "fils de chien", *delwokti* - *delwokit*, *adelwokit* "maintenant"

A.2. Chute du i en syllabe vCC non accentuée

ikallmu / *ikallimu*, *yikitbu* / *yiktibu*, *şilāḥ* / *şlāḥ*

B. Morpho-phonologie

B.1.. Variation i/ a dans certains schèmes nominaux

sayyāla / *siyyāla*, *gayyāla* / *giyyāla*, *malḥ* / *milḥ*

Les formes en /i/ sont similaires à l'usage Cairote.

B.2. Vocalisation suffixe 3 pers. fém. Perf (K203)

Le Caire

ḍarabit / *libsit*, *ramat*

Sohag/Qena

ḍarabat / *libsat*, *ramat*

ou *darabit* / *libsit*, *ramat*

B.3. Forme réfléchie (F.242, F.244)

Au Caire la forme réfléchie est de type itCvCvC- avec la voyelle thématique de l'Imp = /i/ : *yitmisik*, *yiftikir*, *yitrimi*, *yīštiki*

A S-Q, la forme réfléchie est de type ilCvCvC- ou itCvCvC avec un phénomène d'assimilation (*iḍḍarab*, *ilmasak*, *iššalah*, *ilgābal*). La voyelle thématique de l'Imp. varie entre une réalisation identique à celle du Caire (toujours i) et une réalisation en /a/: *yitmisik*, *yiftikir*, *yitrimi*, *yīštiki* ou *yitmasik*, *yiftakir*, *yitrami*, *yistaki* ou *yitmisik*, *yiftikir*, *yitrimi*, *yīštaki*.

Réalisation 1pers. sg/pl/Perf.

B&W (K212) notent une variation *aktib-niktibu* et *niktib-niktibu* pour la 1er pers. sg/pl. Imperf.

Démonstratifs

Beaucoup de variation dans l'expression de la deixis éloignée "cela" dans la région de Balyana-Qift (K169)

dakka, *dikka*, *dakummāt*, *dukkun*, *dukhu*, *dikhi*, *dukhun*

pronoms interrogatifs

"où?" (K183) : variation *fēn* / *wēn* mais plutôt *fēn* dans région de Balyana-Qift, *wēn* étant plus présent à Luksor.



